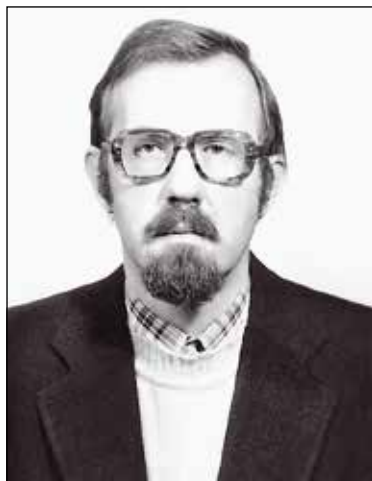


Une expérience de traduction collective : *L'attente* (Laukiantieji) de Antanas Ramonas

Hélène de Penanros, professeure des universités en linguistique lituanienne, Institut National des Langues et Civilisations Orientales (Inalco), et SeDyL (Structure et Dynamique des Langues UMR 8202), Paris

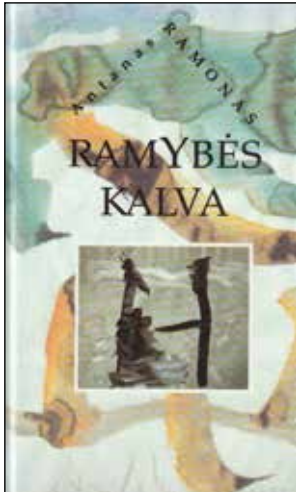
La section d'études lituaniennes de l'Inalco assure la mission, unique en France, de former des experts de la langue et de la culture lituaniennes. Compte tenu du manque de traducteurs du lituanien vers le français, la section a décidé de renforcer son action dans ce domaine, en créant, en janvier 2024, un atelier de traduction en ligne. Cet atelier mensuel de deux heures s'adresse aux étudiants de troisième et quatrième années de lituanien de l'Inalco ; il réunit des professeurs lituaniens et français de traductologie, de littérature et de linguistique lituaniennes, des traducteurs professionnels, qui apportent chacun, à titre bénévole, l'éclairage de leur discipline respective. Le croisement de ces trois spécialités portées par des tenants des deux cultures permet d'étudier le texte de divers points de vue, jusque dans ses plus fins détails, et d'aboutir ainsi à la traduction la plus respectueuse possible de l'esprit du texte original et de sa forme.

Nous avons choisi comme premier auteur Antanas Ramonas (1947-1993), écrivain important des années 80, considéré comme « émigré de l'intérieur » et auteur d'une prose nostalgique et élégiaque. Ce choix a notamment été motivé par le fait que Ramonas est reconnu pour son style recherché, travaillé pour exprimer sobrement mais de manière saisissante et sensible les expériences du quotidien de l'homme gris, souvent au cœur de la vieille ville de Vilnius, qui tient une place importante dans son œuvre. *Laukiantieji* a été choisi*, d'une part pour sa longueur, mais aussi et surtout



Antanas Ramonas (1947-1993)

*Voir à la fin de ce texte.



Ramybės kalva, l'ouvrage dans lequel parut *Laukiantieji*.

parce que ce texte, par son style resserré et efficace, tout en étant une bonne illustration de l'art de l'auteur, présente un défi pour la traduction en français. Nous avons ainsi, bien entendu, été confrontés aux difficultés habituelles liées aux différences culturelles portées par nos deux langues – Comment rendre, par exemple, des phénomènes météorologiques classiques pour un pays du nord, dans la langue d'un pays qui connaît peu la neige ? Difficile pour un francophone qui ne vit pas en montagne de comprendre que l'adjectif au neutre *šlapia* littéralement « mouillé » de la deuxième phrase désigne cet état des rues à la saison de la fonte des neiges, où les flaques ne sont pas causées par la pluie et ressemblent davantage à un mélange semi-solide « boueux ». – Mais au-delà de ces difficultés somme toute classiques, nous avons été spéci-

fiquement confrontés dans ce texte court à une difficulté d'une autre nature.

Effectivement, une chose frappe d'emblée dans la traduction de ce texte : sa longueur. Notre version française est 72 % plus longue que la version lituanienne (461 mots contre 268), malgré nos efforts pour coller au style concis de l'auteur et respecter le rythme des phrases. Ce contraste est lié notamment à des propriétés différentes des deux langues, dont trois sont particulièrement saillantes dans ce court texte au style lapidaire.

Une propriété typologique du lituanien, que ne partage pas le français, est en particulier de permettre une grande liberté d'emplois de phrases sans verbe. Le texte commence ainsi par une phrase réduite à un unique nom, puis une deuxième, constituée de trois adjectifs au neutre et d'un nom, juxtaposés, qui plantent efficacement le décor, dans un rythme nerveux. En français, les phrases sans verbe sont limitées à des contextes bien spécifiques comme les injonctions, apostrophes, constats, didascalies ou titres, et une telle concision est impossible : le présentatif « *C'est* » *le printemps* doit être introduit dans la première phrase. Ce cadre ainsi construit avec le verbe *être* permet par contre de tenter une expression sans verbe dans la phrase suivante ; cependant, si le lituanien peut combiner sans contrainte des prédicats exprimés par des adjectifs et des substantifs – l'adjectif au neutre *šalta* et le nom *vėjas* s'entendent respectivement comme « *il fait froid* », « *il y a du vent* » –, le français permet uniquement de juxtaposer des adjectifs, dont la proximité avec « le printemps » tout juste construit

ne laisse pas de doute sur l'ancrage ; d'où le recours contraint à l'adjectif « venteux », même s'il n'est guère usité en français courant, dans cette deuxième phrase. C'est ainsi que plusieurs verbes ont dû être introduits dans la version française – le choix a été d'utiliser les verbes les plus courts et les plus neutres possibles : « il a » et non « il porte », par exemple, à la phrase 3 qui décrit l'accoutrement de l'homme au sol, là où l'on a une simple énumération de noms qualifiés dans la version lituanienne.

Une autre source d'inflation de mots en français réside dans la possibilité qu'offre le lituanien d'employer des phrases sans sujet, dès l'instant où celui-ci est récupérable dans le contexte, alors que cette construction est drastiquement contrainte en français. Il y a ainsi 39 verbes conjugués sans sujet dans le texte lituanien ; s'il l'on omet les verbes impersonnels *reikia* « il faut » (3 occurrences), *nebėra* « il n'y a plus » et *vadinasi* « cela signifie ; donc ; ainsi », il reste 34 verbes pleins sans sujet. Seul un cas apparaît avoir un équivalent direct en français : l'interrogation *Mirs – nemirs ?* correspond directement au seul cas du français où un verbe conjugué, obligatoirement à la troisième personne du futur et dans une construction interrogative opposant forme affirmative et forme négative sans « ne », s'emploie sans sujet, l'excluant même : « Mourra ? Mourra pas ? ». Dans les autres cas, la réintroduction du sujet est impérative en français. Le passage décrivant l'intervention du policier est emblématique à ce propos : introduit à la ligne 13 (*Pasirodo policininkas* « un policier apparaît »), ses actions sont décrites jusqu'à la ligne 20 par non moins de 8 verbes sans sujet – la version française réintroduit obligatoirement le pronom personnel « il » renvoyant au policier dans chaque nouvelle phrase, ce qui est un ajout somme toute mineur avec un coût en mots assez faible. Plus difficiles sont les passages décrivant les attitudes des passants aux lignes 12 et 21 : la beauté et la sobriété du texte lituanien résident dans la juxtaposition de ces verbes sans sujet qui désignent autant d'attitudes d'anonymes – impossible de garder une telle concision en français où des sujets doivent être réintroduits « certains, d'autres, d'autres encore ». Cette contrainte du français, combinée à celle sur la phrase nominale, empêche également de calquer dans la traduction la présentation de la typologie des comportements des passants que Ramonas détaille aux lignes 4 à 8 : il y oppose les comportements de *jaunesni* « les plus jeunes », *ir jauni ir seni* « et des jeunes et des vieux », *vyresnės moterys* « les femmes plus âgées », *vyrai* « les hommes », catégories rejetées en fin de phrase, après tiret, dans un parallélisme rythmé et efficace. Là encore, l'obligation d'exprimer le sujet des verbes conjugués en français impose d'introduire divers pronoms qui éloignent quelque peu du style épuré du lituanien.

Troisième type de formes particulièrement concises en lituanien et sans équivalent en français : les participes. Le lituanien a un des systèmes de

participes et gérondifs les plus complexes des langues indo-européennes, avec notamment des participes actifs ou passifs à chaque temps du passé, du présent et du futur. Ces participes étant des formes adjectivales, ils peuvent être substantivés, notamment quand ils sont employés à la forme pronominale. Et ceci, combiné à un complexe système de préfixes qui interviennent dans la construction de l'aspect accompli, donne une palette de formes qu'il est souvent impossible de traduire de façon synthétique en français. Ainsi, l'homme au sol, évoqué à la première occurrence par le terme *vyriškis* – soit par le terme le moins sémantiquement chargé pour désigner une personne de sexe masculin – est systématiquement ensuite désigné par un participe présent actif masculin singulier à la forme pronominale du verbe *gulėti* « être couché » : *gulintysis* littéralement « celui étant couché » ; en français, le plus proche équivalent, du point de vue de la construction, serait « le gisant », participe présent substantivé du verbe *gésir*, mais compte tenu de son emploi très spécifique et différant en cela du très neutre *gulintysis*, le choix s'est porté sur trois désignations : « l'homme, l'homme au sol ou l'homme étendu », selon le contexte. Plus problématique s'est révélée la traduction du titre *Laukiantieji*, qui est, là encore, un participe présent actif à la forme pronominale, cette fois au nominatif masculin pluriel, du verbe *laukti* « attendre », signifiant littéralement « ceux attendant ». Le caractère nominal de ce terme est important car il indique d'emblée qu'il sera question de personnes, plus spécifiquement des différents types de personnes qui s'attardent sur la scène ; il ne s'agit donc pas simplement des « passants » en général – certaines personnes ne font effectivement que passer sans même jeter un œil –, mais des personnes qui se sont arrêtées et « attendent ». Attendent quoi ? C'est toute la question que pose ce titre. Elles sont là et ne font pas grand-chose, rien en tout cas qui permette de sauver l'homme. La sémantique du verbe *laukti* « attendre », fait entendre cette inaction des témoins. Il eût été possible de traduire le titre par « Les spectateurs », en référence au latin *expectator*, *expectatrix* « celui, celle qui attend », qui renvoie au français « être dans l'expectative », et explique la notion de passivité que l'on a dans l'expression « venir en spectateur » par exemple, mais il n'est pas certain qu'un locuteur de français lambda aujourd'hui voie aisément le lien entre les notions d'« attente » et de « spectacle ». Notre choix final renonce donc à l'idée de désigner les types de personnes assistant à la scène, pour ne garder que la notion d'attente, compte tenu du triple renvoi qui y est fait plus tard dans le texte avec *laukia* (« attendre » troisième personne du présent) aux lignes 24 et 28 et surtout avec le terme *sulaukusieji* ligne 33, qui semble répondre au *laukiantieji* du titre. *Sulaukusieji* est le participe passé actif nominatif masculin pluriel à la forme pronominale du verbe *laukti*, préfixé par *su-*, qui apporte ici une notion de procès accompli et plus particulière-

ment l'idée que l'attente allée jusqu'à son terme est satisfaite : *sulaukti* est défini dans le dictionnaire par « atteindre ce qui était attendu ». Que de notions dans un unique mot ! *Sulaukusieji* s'oppose donc à *laukiantieji* par le fait que ce dernier renvoie à un processus en cours, alors que le premier désigne le résultat de l'attente, soit « ceux qui attendent » *vs* « ceux qui ont attendu jusqu'au bout ». Qu'attendaient ces gens ? Rien, une issue, quelle qu'elle soit. Et une fois servis, il ne leur reste plus qu'à passer leur chemin, et à passer à autre chose...

Participants à l'atelier de traduction de l'Inalco

- Andréa Baudry, étudiante de lituanien à l'Inalco,
- Gražina Čiarnaitė, lectrice de lituanien à l'Inalco, spécialiste de langue et culture lituaniennes,
- Agathe Kazakevičius, ancienne étudiante de lituanien de l'Inalco, traductrice, animatrice de l'atelier,
- Aurelija Leonavičienė, Pr Dr de traductologie à l'Université Vytautas Magnus (Kaunas),
- Morgane Maillard, étudiante de lituanien à l'Inalco,
- Vincent Martzloff, étudiant de lituanien à l'Inalco,
- Hélène de Penanros, Pr Dr de linguistique lituanienne à l'Inalco,
- Dainius Vaitiekūnas, Dr en littérature lituanienne, maître de conférences en communication à l'Université de Vilnius,
- Marielle Vitureau, ancienne étudiante de l'Inalco, journaliste et traductrice.

LAUKIANTIEJI

(*Antanas Ramonas, Ramybės kalva, Vilnius: 7 meno dienos, 1997*)

1. Pavasaris. Pilka, šalta, šlapia, vėjas. Storas vyriškis guli ant šaligatvio. Ruda nutrinta nailoninė striukė, margos, purvinos kelnės, rudi pusbačiai, pilka numurusi beretė ant galvos.
Beretė ant galvos, vadinasi, ne griuvo, o susmuko. Vieni praeina, nepasuka galvos
5. - jaunesni. Kiti pasižiūri, praeina - ir jauni, ir seni. Pasižiūri, sustoja - vyresnės moterys. Pasilenkia.
- Reikia iškviesti greitąją, - vyresnės moterys.
- Girtas, - vyrai.
Keli atkakliausi stovi ir žiūri.
10. Nesuprasi, ar gulintysis girtas, ar jam bloga. Nušiuręs visas, veidas raudonas. Girtuoklis. Bet nelabai panašus, gal darbininkas.
Pastovi, nueina. Keli lieka.
Pasirodo policininkas. Toks pat storas. Jam sunku susilenkti. Pasilenkia, suima už pažastų gulintįjį ir bando užkelti galvą ant šaligatvio briaunos. Sunku.
15. Padėti - nepadėti, padėti - nepadėti?
Galų gale užvelka ant šaligatvio, pakiša po galva beretę, pagalvoja, atsmaukia striukę, irgi
sugrūda po galva. Matyti plikas išvirtęs ir paraudęs gulinčiojo pilvas, margi flaneliniai marškiniai.
20. Policininkas pasitaiso kepurę ir nueina.
Eina, nepasižiūri. Eina, pasižiūri, praeina. Pasižiūri, sustoja.
- Reikia iškviesti greitąją, - sako naujai atėjusieji.
- Girtuoklis, - sako vyras.
- Buvo policininkas, - sako pusamžis vyras. Sustojusieji kantriai laukia.
25. Gulintysis guli kaip gulėjęs, atrodo, kvėpuoja. Senutė pasilenkia prie veido.
- Reikia greitąją...
- Buvo policininkas, - vėl jai aiškina.
Sustojusieji dabar stovi ir žiūri į gulintįjį. Niekas nieko nesako. Laukia. Kas bus?
30. Mirs - nemirs? Kartais pasižiūri į tą pusę, kur nuėjo policininkas. Policininkas nesirodo. Mirs - nemirs? Šalta, vėjas, krinta retos šlapios snaigės. Gulinčiojo lūpos ima balti, akys pusiau pramerktos.
Numirė. Nepravėręs lūpų, neatmerkęs akių. Policininkas taip ir nepasirodė. Sulaukusieji eina kas sau.
Po dešimties minučių jau kiti.
35. - Infarktas? Užsimušė? Krito? Užmušė? Policija? Nebėra kam paaiškinti.

L'ATTENTE

(*Antanas Ramonas, Ramybės kalva, Vilnius: 7 meno dienos, 1997*)

C'est le printemps. Gris, froid, boueux, venteux. Un homme corpulent est étendu sur le trottoir. Il a un blouson marron en nylon élimé, un pantalon sale, à carreaux, des chaussures montantes marron, un béret gris enfoncé sur la tête.

Il a son béret sur la tête, ce n'était donc pas une chute, il a dû s'affaïsser sur lui-même. Certains, les plus jeunes, passent sans tourner la tête. D'autres, jeunes et moins jeunes, jettent un coup d'œil et continuent. D'autres encore, des femmes plus âgées, regardent et s'arrêtent. Elles se penchent.

- Il faut appeler les secours, disent-elles.

- Il est saoul, disent les hommes.

Quelques-uns, les plus tenaces, restent et regardent.

Difficile de savoir si l'homme au sol est saoul ou s'il va mal. Il est tout débraillé, le teint rougeaud. Un ivrogne. Mais il n'en a pas vraiment l'air. Peut-être un ouvrier.

Certains s'arrêtent, puis repartent. Quelques-uns restent.

Un policier apparaît. Tout aussi gros. Il a du mal à se baisser. Il se penche, prend l'homme étendu par les aisselles et essaie de remettre sa tête sur le bord du trottoir. Pas facile.

Que faire ? Aider ou ne pas aider ?

Il finit par le tirer sur le trottoir, glisse le béret sous sa tête, réfléchit, tire sur le blouson et le fourre aussi sous la tête. On voit son ventre nu et rouge qui déborde et sa chemise en flanelle à carreaux.

Le policier ajuste sa casquette et s'en va.

Certains passent, sans regarder. D'autres passent, regardent et continuent. D'autres encore regardent et s'arrêtent.

- Il faut appeler les secours, disent les nouveaux venus.

- C'est un ivrogne, dit un homme.

- Un policier est venu, dit un homme entre deux âges. Ceux qui se sont arrêtés attendent patiemment. L'homme au sol ne bouge pas d'un pouce, mais il a l'air de respirer. Une petite vieille se penche vers son visage.

- Il faut appeler les secours...

- Un policier est venu, lui explique-t-on à nouveau.

Les passants qui se sont arrêtés regardent l'homme au sol et ne disent plus rien. Ils attendent. Que va-t-il se passer ? Mourra ? Mourra pas ?

Les regards se tournent par moment du côté où s'en est allé le policier. Mais le policier ne revient pas. Mourra ? Mourra pas ? Il fait froid, il y a du vent, il tombe quelques flocons de neige mouillée. Les lèvres de l'homme commencent à blanchir, ses yeux sont entrouverts.

Le voilà mort. Sans avoir bougé les lèvres, sans avoir ouvert les yeux.

Finalement le policier n'est pas revenu. Ceux qui ont attendu jusqu'au bout repartent chacun de son côté. Au bout de dix minutes, en voilà d'autres.

- Infarctus ? Accident ? Simple chute ? Assassinat ? Et la police ?

Plus personne n'est là pour répondre.